Rome n'est plus dans Rome, mais en Germanie. Sur la vision nazie de la Rome antique

Johann Chapoutot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9401>

DOI : 10.4000/cdlm.9401

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 225-231

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Johann Chapoutot, « Rome n'est plus dans Rome, mais en Germanie. Sur la vision nazie de la Rome antique », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 19 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9401> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.9401>

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2021.

© Tous droits réservés

Rome n'est plus dans Rome, mais en Germanie. Sur la vision nazie de la Rome antique

Johann Chapoutot

- 1 Le 7 mai 1938, Hitler, en visite officielle à Rome, se réjouit d'une pluie providentielle qui lui permet d'échapper au programme officiel : une parade militaire est annulée. Cette modification de l'ordre du jour lui permet de retourner voir l'exposition sur Auguste (*Mostra Augustea della Romanità*), dont le bimillénaire est un prétexte bienvenu pour exalter l'empire romain et l'impérialisme fasciste. Le « Führer » se rend également au Colisée, au Palais des Conservateurs, ainsi que dans les Thermes de Dioclétien avant de se recueillir longuement – et seul – dans le Panthéon dit d'Agrippa¹. Il en revient fasciné, et confirmé dans ses lectures – rien, décidément, ne vaut Rome, sa puissance, ses armes et ses marbres, et certainement pas son épigone gallo-romain, Paris, qu'il visite deux ans plus tard, dans le sillage de la Wehrmacht :

J'ai vu Rome et Paris. Je dois dire que Paris n'a, mis à part peut-être l'arc de triomphe, rien de bien grand dans le style du Colisée ou du Château Saint-Ange. [...] Quand je compare le Panthéon antique avec son homologue parisien ! Qu'est-ce qu'il est mal construit ! Et ces statues ! Ce que j'ai vu à Paris me laisse indifférent, alors que Rome m'a véritablement saisi².

- 2 La découverte de la ville antique était un des rêves de sa jeunesse autodidacte : il affirmait volontiers ne vouloir découvrir que Rome et Paris et, de fait, ne visitera rien d'autre de sa vie, si l'on excepte les visites sur le front de Pologne et de l'Est.
- 3 En exaltant Rome avec autant de ferveur et d'emphase, Hitler se montrait-il atteint de masochisme culturel ? Tous les pays européens éprouvent à l'égard de l'Italie un complexe d'infériorité dont les fascistes ont beau jeu de se rengorger. Mussolini pousse la cruauté jusqu'à ironiser lourdement sur les prétentions nazies à la supériorité raciale. À une époque où les relations avec Berlin ne sont rien moins que cordiales, en 1934, le Duce rappelle durement qu'« à une époque où Rome avait César, Virgile et Auguste », les Germains ne maîtrisaient pas l'écriture³. Tout à son admiration pour le fascisme, arrivé au pouvoir onze ans avant lui, et pour l'Empire romain, Hitler ne tient

pas rigueur au Duce de ses propos : solubles dans l'idéologie nationale-socialiste, ils sont digérés par la relecture et la réécriture de l'histoire ancienne qu'opèrent les nazis.

- 4 La gloire des Romains de l'Antiquité n'inflige aucun démenti au racisme nazi et à la thèse d'une supériorité germanique-nordique, bien au contraire : les Romains sont, selon la vulgate du III^e Reich, des Germains. Hypothèse de quelques historiens et idéologues du XIX^e siècle, la germanité des Romains, comme celle des Grecs, devient dans *Mein Kampf* une thèse, d'autant moins contestable qu'elle est, à partir de 1933, enseignée dans les écoles, en cours d'histoire comme dans les manuels de latin : « *Antiquissimis temporibus Graeci, qui Germanis et Romanis consanguineri erant, in patriam novam migraverunt* »⁴. Cet équivalent du Lhomond, dans un thème grammaticalement impeccable, mais idéologiquement laborieux, enseigne ainsi qu'« en des temps très anciens, les Grecs, qui étaient les frères de race des Germains et des Romains, migrèrent vers une patrie nouvelle », la Méditerranée. Les Grecs et les Romains sont présentés comme des peuples nordiques, issus du Nord de l'Allemagne et du Sud de la Scandinavie : telle est la vulgate généalogique que prescrivent les « Instructions pour les manuels d'histoire » publiées le 20 juillet 1933 en Prusse, puis confirmées pour l'ensemble du Reich par le ministre de l'Éducation, Bernhard Rust, par un décret du 15 janvier 1935. Cette annexion symbolique des Grecs et des Romains revêt une fonction méliorative capitale : en incorporant les civilisations antiques à l'orbe de la race germanique, le discours nazi s'adjoint tout le prestige de cultures dont les réalisations sont désormais portées au crédit de l'esprit et du sang nordiques. L'Empire romain, ses mosaïques, ses légions, ses arcs de triomphe et son Colisée sont des créations culturelles germaniques : la préhistoire et l'histoire ancienne de la race ne se limitent ainsi plus aux casques ébréchés, épées rouillées et villages lacustres des Germains du Nord, dont les exhumations et l'évocation consternent littéralement Hitler.
- 5 La romanophilie du « Führer » n'est pas goûtée par tous. Au sein du mouvement nazi se trouvent des germanomanes stricts, soucieux de prouver au monde entier que les ancêtres supposés des Allemands étaient aussi avancés, voire bien plus, que les peuples de l'Antiquité méditerranéenne. Cette mouvance raciste vétilleuse a pour représentant et allié le chef de la SS Heinrich Himmler, qui mobilise fonds et archéologues pour aller fouiller divers sites archéologiques germaniques d'Allemagne et de Scandinavie, afin de prouver la supériorité des ancêtres. Hitler s'irrite de cette activité, en accablant les projets SS d'une ironie agacée :

Pourquoi vouloir toujours rappeler au monde entier que nous n'avons pas de passé ? Cela ne suffit donc pas que les Romains construisaient déjà de grands édifices quand nos ancêtres croupissaient dans des cabanes de boue ! Il faut encore que Himmler les fasse fouiller, ces villages boueux, et s'extasie devant le moindre tessou de poterie et la moindre hache qu'il trouve [...]. Nous aurions toutes les raisons du monde de rester discrets sur ce passé-là. Au lieu de cela, voilà que Himmler le claironne sur les toits ! Les Romains d'aujourd'hui doivent ricaner de mépris devant ces découvertes⁵.
- 6 Les germanomanes de la SS ont une activité contre-productive : en s'affichant avec des Germains en casques à cornes, tout juste bons à se jeter des massues à la figure, le III^e Reich n'a rien de mieux à gagner que le mépris des Italiens. Mieux vaut oublier ces primates saxons qu'Hitler traite de « Maoris » et dont le retard de développement est, au fond, bien compréhensible : le manque de soleil, au Nord, les a privés d'une photosynthèse culturelle que leurs cousins émigrés en Méditerranée ont pu opérer, la

théorie des climats venant opportunément prêter secours au racisme. Devant l'insistance du Führer, Himmler, qui a lui-même effectué un voyage à Rome en 1936, crée un département d'études de l'Antiquité méditerranéenne au sein du grand centre de recherche scientifique de la SS, le *Deutsches Ahnenerbe*. Dans une lettre adressée à son directeur, Walter Wüst, Himmler précise que ce département « aura pour tâche d'étudier l'Italie et la Grèce sous leurs aspects indogermaniques et aryens » afin de prouver scientifiquement le caractère matriciel du sang et de l'esprit germaniques, créateurs des deux grandes cultures du monde antique – Himmler a été convaincu de la germanité des Romains par la présence de la svastika sur des mosaïques présentes dans les ruines qu'il a visitées en Italie, et notamment sur le forum⁶.

- 7 Le goût prononcé du « Führer » pour l'Antiquité romaine donne aux enseignants de Lettres classiques un allié de poids dans la défense de leur matière : les innombrables articles et memoranda publiés ou adressés au ministère de l'éducation du Reich pour préparer la réforme des programmes de 1938 citent d'abondance *Mein Kampf* comme argument d'autorité et démontrent tout l'intérêt qu'il y a à étudier le latin (et le grec) pour former le sujet nazi de demain. Si les Romains sont des Germains, la fréquentation de leur langue et de leur littérature initie tout autant à l'ethos germanique-nordique que la lecture des sagas scandinaves ou la geste des chevaliers teutoniques. D'ailleurs l'histoire romaine n'est-elle pas riche d'exemples de dévouement à la cité et autres vertus communautaires que le III^e Reich exalte ? Un Mucius Scaevola ou un Cincinnatus valent bien Frédéric II de Prusse. Le « *dulce et decorum pro patria mori* » enseigné dans les Lycées allemands du XIX^e siècle prend ici tout son sens racial : Horace était aryen.
- 8 L'argument est d'importance, car il prend les racistes germanomanes au piège de leur propre logique : il est désormais impossible de disqualifier les humanités classiques comme allogènes à la race. Le latin n'est pas une importation aliénante et saugrenue, dictée par un humanisme délétère ou imposée par la fascination pour la culture française. Il permet au contraire un retour à la prime identité de la race.
- 9 En stricte orthodoxie raciste, il est donc loisible aux professeurs de décliner *rosa-rosam* et au « Führer » de dessiner des étendards SA en reproduisant l'*aquilifer* romain, ou de se rêver en nouvel empereur : le Reich, troisième du nom⁷, vient relever celui de Bismarck (1871), mais aussi celui d'Otton (962), qui eut pour ambition de recréer l'Empire romain, avant que ne s'imposent les expressions d'Empire romain-germanique, puis, tardivement de Saint-Empire romain-germanique. L'indexation du projet nazi sur la mégalomanie œcuménique des Romains fut bien perçue par les contemporains : Charlie Chaplin, dans *The Great Dictator* (1941) montre Adenoid Hynkel jouant amoureusement avec le globe terrestre et soupirant, rêveur, un « *Aut Caesar, aut nullus : Emperor of the World !* ».
- 10 Si Hitler ne visait pas, du moins dans un premier temps, la domination mondiale⁸, il fut tôt soucieux de doter son pouvoir d'attributs architecturaux dignes du projet de domination continentale nazi. Après les premiers essais néo-classiques de Munich, « capitale du mouvement », en 1934, Hitler songe à une reconfiguration intégrale de la capitale du Reich et à l'édification de coulisses imposantes pour les rassemblements du Parti à Nuremberg. Là encore, le référent est romain. À lire les *Mémoires* de son architecte Speer ainsi que ses propres discours publics, on constate qu'Hitler est soucieux de dépasser, en gigantisme, le rival contemporain (les États-Unis) et de défier la monumentalité romaine. Mieux : la proportion des édifices applique au référent antique un coefficient de monumentalité américaine. La Grande Halle qui doit être

construite au cœur de Germania, la nouvelle capitale du Reich, reprendra ainsi la forme du Panthéon romain en lui conférant la hauteur d'un gratte-ciel américain (plus de 300 mètres). À Nuremberg, le Grand Stade sera une hybridation du Colisée (pour les galeries superposées) et du stade d'Hérode Agrippa à Athènes (forme en *Hufeisen* – fer à cheval) mais il devra accueillir... 400 000 spectateurs. Rien, ni dans le passé, ni dans le présent, ne doit surpasser les réalisations superlatives du Reich, unique absolu historique. Cependant, si les dimensions sont américaines, la forme et l'esthétique sont bien romaines, ou doriques : les Grecs et les Romains appartenant à la race nordique, leur art et leur architecture sont dotés d'un certificat de pureté raciale qui rend leur style reproductible à l'infini dans l'Empire à venir, dans sa capitale comme dans ses provinces. Là encore, nulle imitation servile, mais strict retour à la naissance de la race et à son esprit originel.

- 11 Cette communauté de race entre Romains et Germains n'autorise pas que des emprunts esthétiques – dans l'édification des nouveaux bâtiments de l'Empire – ou éthiques – dans l'édification du sujet nazi par l'enseignement, en Lettres classiques ou en Histoire ancienne, des vertus antiques. Il est aussi possible de tirer des leçons de l'histoire romaine, tant celle-ci offre le récit d'une geste nordique sur une vaste échelle. Hitler le note d'ailleurs dans *Mein Kampf* :

Dans le cours d'histoire, on devra porter une attention toute particulière à l'étude de l'Antiquité. L'histoire romaine, appréhendée dans ses grandes lignes, est et demeure la meilleure préceptrice, non seulement pour aujourd'hui, mais encore pour tous les temps⁹.

- 12 C'est bien « dans ses grandes lignes » que l'histoire romaine devra être étudiée : Hitler ne cesse de déplorer l'érudition inutile de l'enseignement au lycée, qui encombre les cerveaux des malheureux élèves d'un ballast inutile. Il faudra simplifier et aller à l'essentiel : l'histoire romaine est une histoire raciale. Il faudra en interpréter la relecture et l'exégèse sans perdre de vue les principes fondamentaux de la nouvelle heuristique historique : la race détermine la culture et les différentes races se livrent une lutte sans fin depuis l'aube des temps. Toute une littérature vient aider professeurs d'histoire et rédacteurs de manuels à effectuer leur *aggiornamento* épistémologique et pédagogique, rédigée par les spécialistes d'anthropologie raciale comme Hans Günther, des spécialistes de la formation des maîtres¹⁰ ou des professeurs des universités, antiquisants renommés comme le viennois Fritz Schachermeyr¹¹. La substance de cette relecture se retrouve dans les manuels de l'enseignement secondaire ainsi que dans l'abondante littérature fasciculaire destinée à la formation idéologique des organisations du parti (Jeunesses Hitlériennes, SA et SS principalement). Rome y est présentée comme une puissance nordique qui a vécu la gloire de son génie avant de connaître le destin tragique de sa négligence. Les Romains des origines ont édifié, comme les Spartiates ou les Athéniens d'avant la démocratie, un modèle d'État raciste. La séparation entre plébéiens (populations italiques de race inférieure) et patriciens (conquérants nordiques) a organisé la coexistence hermétique de deux souches biologiques distinctes. La première faute a été de lever cette barrière entre allogènes en autorisant les mariages mixtes, première source du drame romain. La suite de l'histoire est à l'avenant : inconscients de leur supériorité, les Romains n'ont pas su protéger leur sang par une législation et une pratique rigoureuse. L'hémorragie des guerres de conquête a entraîné une ouverture du corps romain à des éléments asiatiques, sémitiques et africains : esclaves affranchis, légionnaires et pérégrins récompensés par l'attribution de la citoyenneté ont dilué le sang nordique dans un mélange cosmopolite

en venant peupler l'Empire. Au fond, si Rome fut vainqueur militairement après avoir défait un à un ses ennemis, elle fut perdante biologiquement, comme le montre sa lutte contre l'élément sémitique : l'éternel affrontement entre Aryens et Juifs eut pour traduction, dans l'Antiquité romaine, la guerre de Rome contre Carthage, puis contre les insurgés de Palestine. Dans les deux cas, les légions romaines s'imposèrent, mais Rome n'alla pas assez loin : il ne suffisait pas de détruire Carthage, il fallait éradiquer sa population en totalité. Plus tard, les légions de Vespasien et de Titus poussèrent les Juifs de Jérusalem à la diaspora au lieu de les exterminer. La conséquence de cette négligence fut une lente et insidieuse infiltration de l'élément sémitique dans un corps nordique qui finit par en périr. Dans leur sape minutieuse de l'édifice impérial romain, les Juifs eurent par ailleurs recours au message chrétien, doctrine égalitariste et universaliste qui, élaborée par les esprits inférieurs de Juifs et de métisses, est venu miner l'organisation hiérarchique, élitare et raciste de l'Empire romain¹². On voit que l'enjeu de cette nouvelle histoire de l'Antiquité n'est rien moins qu'étroitement scolaire ou de simple érudition : le récit historique ainsi élaboré vise à susciter, par sa dramatisation et sa radicalité, terreur et pitié chez l'auditeur ou le lecteur, et à accréditer l'idée que les Romains sont morts de n'avoir pas su tuer. À bon entendeur, salut : le Reich allemand ne devra pas renouveler les erreurs, voire les fautes, du Reich romain, au risque de subir les mêmes effets de causes identiques.

- 13 La référence romaine accompagne Hitler et le Reich dans les dernières semaines qui précèdent sa défaite. Face à l'avance soviétique, Hitler demande à Joseph Goebbels de publier et faire publier dans la presse nazie une série d'articles sur la seconde guerre punique. En avril 1945, paraissent ainsi cinq articles et éditoriaux sur la situation désespérée de la République romaine, promise à une défaite certaine face à Hannibal, jusqu'au retournement final sous la conduite du consul Fabius Cunctator. Le message est d'autant plus clair que les clefs de l'analogie sont à chaque fois précisées : les sémites carthaginois d'hier sont les bolcheviks d'aujourd'hui ; la victoire finale, le *Endsieg* du Reich, fait aussi peu de doute que le succès romain face à Hannibal-Staline. Le souvenir de Rome sert ainsi la propagande jusqu'au-boutiste (*Durchhaltepropaganda*), au même titre que les innombrables références au Frédéric II de la Guerre de Sept ans, proche de la défaite avant un spectaculaire renversement des alliances et de la fortune des armes face aux Autrichiens.
- 14 Le Reich ne connut pas le sort de la Rome de Fabius, et Hitler était conscient du caractère grave, puis désespéré, de la situation militaire. Il tint à poursuivre le combat jusqu'à son terme, jusqu'à la destruction de l'Allemagne, en partie parce que Rome, au fond, ne survivait dans le monde contemporain que par son mythe et par ses ruines. Dès les années 1930, Hitler parle d'une possible issue malheureuse de la guerre à venir et demande à Speer de construire stades, théâtres et halles de telle sorte que leurs ruines, un jour, ressemblent à celles des édifices romains. Lors des premières inaugurations de Nuremberg, en 1935, il déclare :
Si jamais notre Mouvement venait à devoir se taire, alors ce témoignage parlerait encore après des millénaires. Au milieu d'un bois sacré de chênes antiques, les hommes admireront avec une terreur sacrée ce premier géant des édifices du Troisième Reich¹³.
- 15 La mort du Reich était ainsi prévue, mise en scène, sinon désirée : par ses ruines, le nazisme subsisterait comme mythe, à l'instar de l'Empire romain. Si, donc, le Reich de mille ans s'avérait impossible, un mythe millénaire consacrerait sa rémanence, donc sa victoire malgré tout, sinon contre ses ennemis, du moins contre le temps¹⁴.

NOTES

1. Sur ce voyage et ces visites, on lira avec profit le témoignage de l'archéologue qui fut affecté au service d'Hitler, Ranuccio Bianchi Bandinelli, dans un ouvrage traduit en français sous le titre *Quelques jours avec Hitler et Mussolini*, Paris, Carnets Nord, 2011.
2. Adolf Hitler, propos privé, conversation du 21 juillet 1941, Wolfschanze, cité par Henry Picker (éd.), *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier : 1941-1942*, Bonn, Athenäum, 1951, rééd. Stuttgart, Seewald, 1976.
3. Benito Mussolini, discours de Bari, 26 septembre 1934, cité par Ernst Nolte, *Der Faschismus in seiner Epoche. Die Action française, der italienische Faschismus, der Nationalsozialismus*, Munich, Piper, 1963, p. 584, note 399.
4. Wilhelm Schaeffer, *Lateinisches Lese- und Übungsbuch - Teil II - Für die vierte und fünfte Klasse der Deutschen Oberschule*, Bielefeld, Verlag von Velhagen und Klasing, 1942.
5. Adolf Hitler, propos privé cité par Albert Speer, *Erinnerungen*, Berlin, Propyläen Verlag, 1969, p. 108.
6. Sans imaginer un instant que le parcours de la croix gammée ait pu être inverse, de l'aire méditerranéenne vers le Nord, avant la grande promotion de la croix gammée, vingt siècles plus tard, dans les cercles racistes militants, en Autriche et en Allemagne. Cf. Elisabeth Weeber, *Das Hakenkreuz. Geschichte und Bedeutungswandel eines Symbols*, Frankfurt, Peter Lang, 2007.
7. L'expression « III^e Reich » disparaît à partir de 1938, car elle est jugée réductrice ou humiliante : le Reich est un absolu, et non une entité assignée à son ordinal. Désormais, on parlera non plus de « Drittes », mais de « Deutsches » puis de « Grossdeutsches Reich ».
8. Sur ce point, Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft. Die Endziele Hitlers*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1976.
9. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 470.
10. Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum*, Leipzig et Berlin, B.G. Teubner, 1936.
11. Fritz Schachermeyr, *Lebensgesetzlichkeit in der Geschichte. Versuch einer Einführung in das geschichtsbiologische Denken*, Frankfurt-am-Main, Klostermann, 1940.
12. Cf. Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'antiquité*, Paris, PUF, 2008, rééd. Quadrige, 2012.
13. Adolf Hitler, discours prononcé lors de la pose de la première pierre de la *Kongresshalle* de Nuremberg, 11 septembre 1935.
14. Voir Johann Chapoutot, « Comment meurt un Empire : le nazisme, l'Antiquité et le mythe », *Revue historique*, n° CCCX/3, 2008, p. 123-142.

RÉSUMÉS

Le 7 mai 1938, Hitler se rend à Rome en visite officielle mais, à cause du mauvais temps, il peut se soustraire au programme officiel, ce qui lui permet d'aller visiter à nouveau la *Mostra Augustea della Romanità*, dont le bimillénaire est un prétexte pour exalter l'Empire romain et l'impérialisme fasciste. Il voit le Colisée, le Palais des Conservateurs, les Thermes de Dioclétien et se recueille dans le Panthéon d'Agrippa. Il en revient fasciné et c'est bien sur les conséquences de cet engouement qu'est centrée cette étude.

On May 7, 1938, Hitler went to Rome on an official visit but, because of the bad weather, he could avoid following the official program, which allowed him to visit again the *Mostra Augustea della Romanità*, whose the bimillenary is a pretext to exalt the Roman Empire and fascist imperialism. He sees the Colosseum, the Palace of the Conservatives, the Baths of Diocletian and he spends some moments in silence in the Pantheon of Agrippa. He returns fascinated, and this study centers on the consequences of this infatuation.

INDEX

Keywords : Hitler, Mussolini, Ancient Rome, Mediterranean antiquity, Germanomania, Roman Reich

Mots-clés : Hitler, Mussolini, Rome antique, antiquité méditerranéenne, germanomanie, Reich romain

AUTEUR

JOHANN CHAPOUTOT

Ancien élève de l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud, diplômé de l'IEP de Paris, il est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris-Sorbonne depuis 2016. Il a également été membre de l'Institut universitaire de France, et lauréat de la fondation Humboldt. Spécialiste de l'histoire de l'Allemagne contemporaine, il a d'abord travaillé sur l'histoire de la culture et de l'idéologie nazie en thèse (*Le national-socialisme et l'Antiquité*, PUF, 2008, réédité chez Quadrige en 2012) et en habilitation (*La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Gallimard, 2014). Il vient de publier *La Révolution culturelle nazie*, Gallimard, 2017.